

Une cuillère pour maman...

**Nourrir bébé serait-il une affaire
trop sérieuse pour être laissée aux parents ?
s'interroge le pédopsychiatre Patrick Bensoussan.**

« Encore une cuillère, une pour ton oncle, deux pour tatie. Regarde tout le bon jus et les beaux légumes que maman a préparés. Ça fait grandir et ça rend fort ».

(*Mary Barnes*, Un voyage à travers la folie, Paris, Seuil, 1976.)

A l'aube du troisième millénaire, le monde du bébé est couleur Pampers, petits pots Nestlé et biberons fruité. A l'ombre de Papi Brazelton et de Mami Dolto, « His Majesty the Baby » pour reprendre la célèbre formule de S. Freud de... 1914, s'affiche comme une personne, objet d'un véritable culte médiatique et prophète dans notre civilisation du malaise. Ce cher enfant, dans tous les sens du terme, est aussi rare – à 1,8 enfant par famille, il est plus rare au foyer que l'animal familier – qu'il est chéri.

A l'abri de tous ces maux du passé – un bébé sur deux mourait avant un an au Moyen Age, 25 % au XVIII^e siècle, moins de 1% actuellement – ce bébé désiré, programmé, naît dans un monde où sciences et techniques apparaissent de nature à lui garantir une longue et douce vie. Il a des droits, proclamés et nous avons des devoirs, légaux à son égard (cf. cet article du Code civil qui rappelle aux époux « l'obligation de nourrir, entretenir et élever leurs enfants »).

« Le beau bébé nouveau est arrivé. » Et une fois que le cercle de famille a applaudi à grand bruit, s'est pâmé sur ses grands yeux, son teint rosé, sa petite fossette, il vous échoit le devoir de bien élever ce tout-petit pour un futur Homme. A vous de faire reconnaître, à tous, que votre enfant est une petite merveille, le plus performant, le plus adorable des petits mammifères.

« Ne vous inquiétez pas, nous sommes là, nous nous chargeons de tout. Ne vous préoccupez de rien, suivez nos conseils, faites ce que l'on vous dit, rien de plus, et vous verrez, tout ira pour le mieux... dans le meilleur des mondes ». Mères, restez à

l'écoute, fidèles et dévouées, du noble et lumineux discours médical.

La question du jour : « Comment nourrir son enfant ? » Ou encore : « Comment être un bon parent ou une bonne mère qui nourrit bien son petit ? » Ou enfin : « Quels sont les derniers éclairages de la Science sur l'alimentation du tout-petit ? » Et vous en conviendrez, ce domaine est si vaste, si délicat et si sérieux, qu'il est hors de question d'en laisser la responsabilité et la gestion à de simples parents !

L'élevage et l'alimentation des bébés d'antan

Il fut un temps, lointain, où le bébé naissait à la maison, aidé par la matrone du village, la sage-femme plus tard. Le nourrisson n'était nourri qu'au sein de sa mère voire, à compter du XVII^e siècle, des « nourrices mercenaires » des campagnes. Le lait était considéré alors comme la suite naturelle du sang dont le fœtus avait été nourri. L'allaitement était pratiqué à la demande, jour et nuit et comme « il faut à l'enfant la chaleur de sa mère », le bébé dormait dans le lit de ses parents.

Peu lavés, la crasse étant censée les protéger, les bébés étaient emmaillotés, comme tuteurisés, dans l'idée d'un nouveau-né inachevé et malléable qui devait être « façonné » pour ressembler à un Homme. L'alimentation avait aussi pour fonction d'« achever » le nouveau-né : à l'allaitement étaient associés bouillie de céréales, purée de châtaignes, lait de vache...

Le sevrage était tardif, souvent dans la deuxième année et l'embonpoint du tout-petit avait une valeur reconnue, signe de bonne santé et « de bonne éducation ». Il était dit alors que « chez un enfant, il n'y a rien de plus beau que la graisse sous le menton »...

L'alimentation du nourrisson était ainsi gérée par sa famille, au jour le jour, profondément enracinée dans la géographie du lieu de vie et son terroir, la succession des saisons et l'appartenance sociale ; organisée autour d'ancestrales traditions, elle perpétuait la prégnance du « cordon lacté », équivalent symbolique du cordon ombilical pour le fœtus.

Cette filiation était établie de longue date, depuis la médecine hippocratique, médecine des humeurs, pour qui l'enfant bien né était « chaud et humide, de tempérament sanguin ».

A la fin du XIX^e siècle, l'Etat considère les enfants comme un enjeu national : futurs, citoyens, soldats, force productive et rentable, il se donne progressivement les moyens de les protéger. La petite enfance devient un objet médical, un fait social et politique. Avec les découvertes pasteuriennes, les progrès de l'industrie et des techniques agro-alimentaires, la science médicale et son pouvoir pénètrent en force dans les foyers. L'allaitement maternel demeure pourtant glorifié : « Le lait de la mère appartient à son enfant », proclame le célèbre médecin Adolphe Pinard.

Biberons sur ordonnance

Aujourd'hui, la médicalisation de la petite enfance est totale dès l'accouchement, voire même avant. Nourrir un bébé, un petit bébé relève plus aujourd'hui de la prescription médicale, pédiatrique, que du libre choix, des traditions et du poids propre de l'histoire des familles.

En quelques années, tout s'est accéléré à la vitesse fulgurante des progrès techniques, médicaux, biologiques, diététiques. L'alimentation du nourrisson est devenue une affaire sérieuse, lieu d'expression de luttes d'intérêts et de pouvoir multiples, économiques tout particulièrement. Nous subissons tous, en continu, un flot d'images, de discours, de concepts, sans cesse réévalué et amplifié allant de pair avec la sophistication de l'offre alimentaire pour le tout-petit ; cette surinformation diétético-médicale conduit nos choix, nos achats et notre façon de nourrir nos enfants. Nous ne sommes plus libres, à ce jour,

d'alimenter nos petits comme bon nous semble.

Les produits « à valeur ajoutée santé » comme disent les directeurs de marketing agro-alimentaire s'imposent à nous. Tel lait « a obtenu la confiance du corps médical » ; tel autre « anallergique », peut être utilisé de premier chef. Tel lait supplémenté et hyper vitaminisé constitue « une avancée significative dans le domaine de la croissance des enfants »...

Tous ces produits modernes concilient les progrès de la diététique infantile et les réalités de l'expérience pédiatrique : l'expérience et l'histoire de la mère sont mises ici de côté, si tant est qu'elles soient reconnues.

« Maternellement vôtre » disait pourtant la publicité d'un lait maternisé dans les années 80, mais sitôt repris dans le texte par un « Docteur, mon bébé va bien », tissant là encore des liens entre la médecine et le bon nourrissage de l'enfant. Les nouveaux besoins des nourrissons sont caractérisés par leur teneur glucidique, lipidique, protidique, en sels minéraux ou autres vitamines. Il n'existe plus que des calories, des rations alimentaires, des régimes « enrichis ».

Tout est enrichi d'ailleurs, témoignant bien de notre richesse phénoménale, les laits sont enrichis en vitamines, les petits pots en oligo-éléments, les yaourts en céréales... Il est dit que l'alimentation du nourrisson prépare l'adulte et comme il faut préparer de grands, beaux, nobles adultes ! Alors rendons grâce à l'optimisation de la qualité nutritionnelle des laits infantiles, à la qualité des nouvelles préparations disponibles, à la supplémentation, aux stratégies de la nouvelle diététique infantile et croyons comme cette publicité d'Enfalac (aliment lacté diététique pour nourrisson), l'assure que « les bonnes mamans vont l'apprécier ».

Bébé a grandi. Nous avons tous observé à la lettre, au gramme près, ou à la calorie près, les régimes prescrits mais aussi que peu à peu l'emprise sur les repas de nos petits apparaît éphémère. Dès l'école maternelle – et près de 95% des plus de trois ans s'y rendent – voire avant, nos chères petites têtes blondes sont nourries de visuels, d'images cathodiques et de rencontres dans les cours de récréation ; ils fréquentent les bancs bruyants des restaurants scolaires, nouvelle appellation de nos cantines d'antan.

La consommation de ketchup a plus que doublé chez les moins de cinq ans depuis 1980. Le marché des céréales a explosé, tout particulièrement au petit déjeuner. Le frigidaire est d'un accès libre et facile et nos enfants se goinfrent d'aliments sans saveur et sans consistance, pâtes, frites, jambon, purée... Leur dit-on encore que « la cervelle, c'est bon pour le cerveau », que « les épinards donnent la force de Popeye », que « le thon c'est bon » ?... Savent-ils que la soupe fait grandir et que l'huile de foie de morue a un goût horrible ?

Nourris de télé, les enfants innovent

Pourquoi ne s'inquiètent-ils jamais de savoir ce que les robots bio-ioniques mangent ? Très vite, les enfants abandonnent notre façon de se nourrir pour en inventer une autre, une alimentation largement inspirée des modèles déclinés par la télévision et les autres médias, la publicité et le ciblage des hypermarchés.

Comment s'y retrouver, dès lors, dans ce passage brutal d'une diététique du bien-être, de la performance et de la prévention, à un picorage débridé, potentiellement en rupture avec les traditions familiales ? « Nous les adultes et les vieux, nous ne savons pas transmettre notre héritage alimentaire à nos enfants » conclut Marian Apfelbaum, nutritionniste qui dit clairement sa préoccupation par rapport à l'alimentation actuelle des jeunes enfants et des adolescents.

Comment est-ce que les nourrissons et les petits enfants qu'ils deviendront vont digérer ces nouvelles nourritures ? Quelles réponses mercantiles seront encore et toujours trouvées aux angoisses parentales, tout spécialement aux angoisses qui se fixent autour de l'oralité et de l'alimentation ? L'équation d'antan, gros bébé = beau bébé = bonne maman peut-elle encore se décliner aujourd'hui ? Ne dit-on pas qu'il faut très tôt veiller à l'absence de prise de poids anormale du bébé et que les obésités sont à détecter, au berceau...

Dis-moi ce que tu donnes à manger à ton enfant, je te dirai quelle mère tu es : cette formulation apparaît-elle signifiante de nos

jours ? Et quelle est la place que peut occuper un parent pris entre la maîtrise médicalisée de la diététique précoce et la liberté outrancière des modèles alimentaires importés un peu plus tardifs ? Pourquoi les médecins qui exercent tant leur autorité sur les corps et les mœurs des bébés, à travers leur régime et leur bienveillante attention diététique s'intéressent-ils si peu à cette période seconde, des trois à six ans ? Quel paradoxe !

Ne pourrait-on lire, dans cette évolution de l'alimentation des tout jeunes enfants qui, des familles a été dévolue au corps médical, le subtil désir, toujours actif, de la science moderne, de dicter ses lois et le plus précocement possible. Le bébé est une personne, disions-nous, mais ne pourrions-nous voir dans ces nourritures médicales qui lui sont « imposées » une façon très claire de lui dénier ce statut et de toujours répéter que le corps de l'enfant, du tout petit, appartient à sa mère et dans cette extension contemporaine, à ces nouveaux législateurs de l'ordre moral et technique que sont les médecins ?

Comme d'ailleurs la grossesse, la procréation et tant d'autres choses. Le retour du refoulé serait alors à lire dans cette liberté que prennent les enfants un peu plus âgés, de maternelle, avec leur nourriture, envers et contre tous. La limite des règles médicales et de prévention apparaît là, et l'enfant dit alors, parfois en fermant la bouche, mais en ouvrant grands les yeux, qu'il n'a pas à être assujéti à cette emprise.

En fait, on ne nourrit pas un enfant. Il se nourrit de nous. Tout autant d'ailleurs qu'on se nourrit de lui. L'enfant trouve toujours sa place entre ce qu'il aime et ceux qu'il aime. Il est toujours un temps où l'enfant habite son corps et son désir, décide pour lui et parfois, souvent, pour nous. Manger prend alors pour lui le sens de découvrir et d'incorporer le monde dans lequel il vit et comme dit Noëlle Châtelet, « Aimer l'autre, le désirer, c'est s'en repaître et du même coup assouvir sa faim... »

Patrick Bensoussan
Pédopsychiatre

Nous avons bu du lait ordinaire !

Ce n'est que depuis quelques mois qu'existent « des laits de croissance » pour « les grands bébés ». Des laits spécialement étudiés - comme l'explique le texte imprimé sur la brique dudit lait - « en relais du lait deuxième âge pour aider bébé à bien grandir » et surtout parce qu'il « contient des éléments indispensables à son éveil et à son développement mais qui ne se trouvent pas en quantité suffisante dans le lait ordinaire ni dans son alimentation ».

Il y a vraiment de quoi être bouleversé. Comment les enfants d'aujourd'hui et ceux d'hier, c'est-à-dire nous-mêmes (nos parents, nos grands-parents) avons nous pu vivre, grandir, développer nos petites cellules grises, bref faire notre place au soleil en étant exposés à de tels risques alimentaires ? Nous avons bu du lait ordinaire, mangé du pain ordinaire, des légumes et des yaourts ordinaires sans savoirs qu'ils manquaient des éléments indispensables.

A quels terribles dangers de carences nutritionnelles avons-nous échappé ? Pire, nous y avons, sans le savoir, exposé nos enfants nés avant l'avènement de ces laits bienfaisants. Par quel hasard sommes-nous indemnes ? (Et encore le sommes-nous ?) Comment ces périls majeurs n'ont-ils pas été portés plus tôt sur la place publique ? Pourquoi ne sont-ils pas devenus un problème de santé publique ? Comment a-t-on pu en arriver là ?

Odile Naudin